
Nègres, Caraïbes et Sauvages du Canada dans les relations de voyage du XVII^e siècle

Réal Ouellet

Département des littératures et CÉLAT

Université Laval

Emmanuel Bouchard, étudiant à la maîtrise

Département des littératures et CÉLAT

Université Laval

Les images et les mythes ont la vie longue. Même après plusieurs siècles, ils continuent à nous habiter sans que nous en percevions toujours la présence dans nos gestes quotidiens et notre perception du monde. La majorité d'entre nous sommes issus de la colonisation du continent américain par l'Europe entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Aussi n'est-il pas inutile de nous rappeler le premier regard que cette Europe a jeté sur l'Amérique et ses habitants autochtones. L'espace alloué nous interdisant toute vue panoramique dans le temps et dans l'espace, nous limiterons nos réflexions à quelques textes de la période 1630-1660, c'est-à-dire depuis le moment où Richelieu prend en mains la colonisation du Canada, en 1632, et des « Îles d'Amérique » (la Martinique et la Guadeloupe), en 1635.

Ce qui frappe au premier abord dans l'énorme quantité de textes sur l'Amérique, c'est leur diversité d'origine et de fonction : rapports officiels, comptes rendus d'expéditions militaires ou exploratoires, relations de missionnaires, histoires de la Nouvelle-France ou des Antilles... À l'intérieur même de certaines classes d'écrivains, des oppositions très nettes se manifestent entre les missionnaires (récollets et jésuites, par exemple), entre les officiers militaires (Lahontan et Bougainville au XVIII^e siècle).

Pour ne pas éparpiller indûment notre investigation, nous avons centré nos réflexions sur les écrits des missionnaires parce qu'ils sont beaucoup plus nombreux et que leur fonction les mettait en contact quotidien avec ceux qu'on appelait Nègres, Sauvages et Indiens. La comparaison que nous proposons suit deux axes: d'une part, nous mettons en parallèle les écrits de certains jésuites sur les Antilles et le Canada; d'autre part, nous opposons les textes de ces mêmes jésuites (Paul Lejeune, Jean de Brébeuf, Adrien Le Breton, Jacques Bouton, Pierre Pelleprat) à des représentants d'autres ordres religieux: récollets (Gabriel Sagard) et dominicains (Jean-Baptiste Du Tertre, André Chevillard, Raymond Breton).

REPRÉSENTATIONS

Nous examinerons d'abord le portrait qu'on a brossé des Noirs et des Amérindiens. Malgré certaines différences dans l'habillement ou le comportement, les Hurons, les Montagnais et les Caraïbes se ressemblent fondamentalement. Ils possèdent des attributs physiques semblables (ils ont la peau basanée; ils sont droits, forts, grands; ils s'enduisent de peinture ou d'huile), ils partagent les mêmes traits psychologiques et intellectuels (ils ont l'« esprit bon » malgré leur ignorance et leur naïveté, certains manifestent même beaucoup de discernement; ils sont hospitaliers et généreux), leurs coutumes sont sensiblement les mêmes (comportements sociaux, éducation des enfants, sexualité), ils partagent également des croyances et des pratiques religieuses assez semblables. À partir de ces mêmes traits fondamentaux, les auteurs se différencient selon le jugement positif ou négatif qu'ils portent sur ces attributs stéréotypés: l'heureuse « naïveté » du père Du Tertre devient « stupidité » chez Chevillard, leur tranquillité est une « vie languissante ». Citons un passage du dominicain Du Tertre qui résume le mieux la figuration positive quand il écrit:

les Sauvages de ces Isles sont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produit, c'est à dire, dans une grande simplicité & naïveté naturelle: ils sont tous égaux, sans que l'on connoisse presque aucune sorte de supériorité ny de servitude; & à peine peut-on reconnoître aucune sorte de respect mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, & tous unanimement bornent leurs desirs à ce qui leur est utile, & précisément

nécessaire, & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'être possédée. [...] § Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes, qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont jamais esté subtilisez & polis par les sciences humaines, qui bien souvent en nous subtilizant l'esprit, nous le remplissent de malice: Et je puis dire avec verité, que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne savent presque de malice que ce que nos François leur en apprennent (1654 : 397-399).

Des formulations assez semblables se trouveraient aussi chez Sagard et Lejeune, par exemple, lorsqu'ils parlent des Hurons ou des Montagnais canadiens¹. On pourrait se demander pourquoi il est tellement urgent de convertir les Sauvages puisque le mal qu'ils connaissent est apporté d'Europe. Mais le discours des missionnaires n'est pas aussi simple. S'il se présente comme le fruit d'une observation sur le terrain, il se nourrit aussi largement de la culture de l'époque, de ses mythes et stéréotypes. On aura facilement reconnu, dans le portrait des Indiens par Du Tertre, le mythe d'Adam et Ève avant la faute², tel que le décrira en 1702, par exemple, le *Catéchisme de Montpellier*:

1. Ils reçurent tout ce qui peut rendre l'esprit accompli, c'est-à-dire toutes les lumieres naturelles dont l'homme est capable. Nulle ignorance dangereuse, nul défaut dans le jugement & dans la raison ne ternissoit la beauté de leur esprit.

1. Voir, par exemple, ce passage de Lejeune: « Si nous commençons par les biens du corps, je diray qu'ils les possèdent avec avantage: ils sont grands, droicts, forts, bien proportionnez, agiles, rien d'effeminé ne paroist en eux. Ces petits Damoiseaux qu'on voit ailleurs, ne sont que des hommes en peinture, à comparaison de nos Sauvages. [...] § De plus si c'est un grand bien d'estre délivré d'un grand mal, nos Sauvages sont heureux, car les deux tyrans qui donnent la gehenne & la torture à un grand nombre de nos Europeans, ne regnent point dans leurs grands bois, j'entends l'ambition & l'avarice; Comme ils n'ont ny police, ny charges, ny dignitez, ny commandement aucun, car ils n'obeyssent que par bien-veillance à leur Capitaine; aussi ne se tuent ils point pour entrer dans les honneurs, d'ailleurs, comme ils se contentent seulement de la vie, pas un d'eux ne se donne au Diable pour acquerir des richesses. [...] Ils s'entraiment les uns les autres, & s'accordent admirablement bien [...]. § Ils ne sont point vindicatifs entr'eux, si bien envers leurs ennemis. [...] § Ils sont fort liberaux entr'eux » (1634: 228-236).

2. Pelleprat le rappelle expressément: « je diray que ces peuples vivent dans une merveilleuse innocence, & qu'on diroit à les voir qu'ils n'ont pas peché en Adam comme les autres hommes, parce qu'on ne remarque en eux que peu, ou point d'inclination au vice » (1655, t. 2: 76).

2. Ils avoient une liberté pleine & entiere pour faire tout ce qu'ils vouloient, & une volonté droite & portée au bien, sans aucun penchant vers le mal.

3. Ils étoient maîtres de tous les mouvemens de leur corps. Ils étoient dans une assiette toujours égale, toujours tranquille, sans aucun excès (1702: 42).

À ce mythe adamique, se greffe aussi celui de l'âge d'or qu'évoque ce passage de Le Breton :

Il n'est pas étonnant que dans ce pays là les hommes y vivent cent ans et plus, plusieurs raisons [...] naturelles [...] nous convainquent de cette vérité: la première c'est que l'air est bien tempéré [...], les nuits par leur fraîcheur et de douces mais abondantes rosées corrigent les trop grandes chaleurs du jour : d'ailleurs ces gens-là sont sans ambition, sans chagrin, absolument libres d'esprit, se contentent de peu, ne s'embarrassent de rien, ne font aucun travail ny penible ny forcé, ne vivant que de ce que la nature leur donne, sans prendre la peine de l'aller chercher que par plaisir comme la chasse et la pêche, car à peine connaissent-ils la culture des terres; à peine depuis leur établissement voit-on quelques traces de la charrue excepté de petits coins de terre qu'ils appellent leurs jardins, et qu'ils sont obligés de cultiver pour y faire naître les racines qui leur sont propres ; tout le reste de l'isle est hérissé de forêts impénétrables dont les arbres semblent porter les marques de l'origine du monde: il y a cependant certains endroits sur le rivage de la mer que les Karaybes ont dépouillé de cette ancienne parure pour faire leurs canots des plus gros arbres (1961: 37-38).

Mais affirmer que les Sauvages sont meilleurs que les chrétiens, que leur esprit n'a pas été perverti par les connaissances ne signifie pas qu'ils doivent rester dans l'état où ils sont; au contraire, ils participent aussi de la faute originelle et leur esprit doit être éclairé pour en faire des chrétiens³, parce que, malgré leurs belles qualités,

3. Il faudrait rappeler ici la visée édifiante des relations de missionnaires qui accusent les chrétiens d'être indignes de la grâce que Dieu leur a si généreusement accordée. Ainsi, le jésuite Pelleprat écrit: « ces Barbares, sans sçavoir les mysteres de nostre Foy, & sans avoir les lumieres de l'Évangile; sans la grace & sans la force que les Chrestiens reçoivent des Sacremens; & sans un million d'autres aydes que Dieu leur donne, vivent neantmoins plus innocemment que la plupart d'entr'eux » (1655, t. 2: 86). Dans sa volonté de faire la leçon aux mauvais chrétiens, la littérature missionnaire reprend souvent la longue tradition des moralistes qui dénoncent le mensonge de la vie sociale, la méchanceté humaine (*homo homini lupus*), l'écart entre la conduite et les principes éthiques ou religieux professés.

ils demeurent sous l'emprise de Satan⁴. Leur bonté naturelle est en réalité une absence de vices : ils sont, comme l'écrit Pelleprat, « des tables rases sur lesquelles il ne sera pas difficile d'imprimer les maximes du Christianisme » (1655, t. 2 : 86).

La contrepartie de cette « bonté » des Sauvages se trouve dans leur méchanceté, manifeste lorsqu'ils dévorent leurs ennemis après les avoir fait mourir à petit feu (voir Bouton (1640 : 35); Du Tertre (1654 : 449-452); Le Breton (1961 : 44) ou quand ils tuent les missionnaires envoyés par Dieu pour leur apporter le salut⁵. Ici encore, la représentation s'enracine dans le mythe ; la cruauté des Sauvages est celle de l'humanité pécheresse, celle de Caïn qui tua son propre frère Abel ; elle renvoie aussi à tout cet univers mental tératologique qui a longtemps représenté sous la figure du monstre l'inconnu ou le danger d'aller voir au-delà de son horizon immédiat. Ne trouve-t-on pas encore des monstres sous la plume d'un observateur aussi méticuleux et rationnel que Champlain au début du siècle⁶ ?

-
4. Le Démon est plus qu'une métaphore du mal pour les missionnaires, qui reconnaissent son existence et en remarquent les effets sur les Sauvages. Par exemple, Le Breton écrit : « Quoiqu'il ne faille donner dans les superstitions, cependant il ne faut pas se faire un principe de ne rien croire ; il est certain en effet, et j'en ay eu plusieurs fois des marques visibles que l'isle de St Vincent est extraordinaire ; si l'ennemi du genre humain n'établit pas son unique demeure dans cette isle, du moins y fait-il de longs séjours ! et il n'est pas compréhensible de combien de ruses se sert le démon pour envelopper de plus en plus ces malheureux dans ses chaînes [...] » (1961 : 46) ; voir aussi Du Tertre (1654 : 404-405) ; Bouton (1640 : 106-107) ; Lejeune (1634, t. 6 : 198-202).
5. Voir, par exemple, la description du « martyr » des jésuites Brébeuf et Lalemant par Ragueneau : « Avant leur mort, on leur arracha le cœur à tous les deux, leur ayant fait une ouverture au dessus de la poitrine ; & ces Barbares s'en repeurent inhumainement, beuvant leur sang tout chaud, qu'ils puisoient en sa source d'une main sacrilege. Estans encore tout pleins de vie, on enlevoit des morceaux de chair de leurs cuisses, du gras des jambes & de leurs bras, que ces bourreaux faisoient rostir sur des charbons & les mangeoient à leur veuë. § Ils avoient tailladé leurs corps en diverses parties, & pour accroistre le sentiment de la douleur, ils avoient fourré dans ces playes des haches toutes en feu » (1649, t. 34 : 146). Pour les Antilles, voir, par exemple, le chap. VIII, 1^{re} partie, de Pelleprat (1655).
6. Dans sa description des Armouchiquois : « leur teste est petite, & le corps court, les bras menus comme d'un schelet, & les cuisses semblablement : les jambes grosses & longues, qui sont toutes d'une venue, & quand ils sont assis sur leurs talons, les genoux leur passent plus d'un demy pied par dessus la teste, qui est chose estrange, & semblent estre hors de nature » (Champlain, 1603 : 34).

La description des Nègres antillais, quoique beaucoup plus sommaire, joue aussi sur un paradigme fermement ancré dans le mythe ou, tout au moins, dans l'idéologie de l'époque. Que Pelleprat, Bouton, Le Breton et Du Tertre nous les présentent comme difformes, sales, puants, stupides, naturellement voués à l'esclavage, ne nous surprend pas. Car les Nègres portent sur leur peau même la marque de leur ancienne malédiction, comme l'écrit Du Tertre : « je ne sçay ce qu'a fait cette mal-heureuse nation, à laquelle Dieu a attaché comme une malediction particuliere & hereditaire, aussi bien que la noirceur & laideur du corps, l'esclavage & la servitude » (1654 : 480). En réalité, Du Tertre, comme n'importe quel chrétien cultivé de son époque, sait d'où vient cette « malediction particuliere & hereditaire » : les Nègres, qu'on appelle souvent Éthiopiens en Europe, sont les descendants de Cham, le second fils de Noé, que celui-ci maudit avec sa descendance pour s'être moqué de sa nudité pendant son ivresse. La fausse pitié des missionnaires⁷, qui ne s'accompagne d'aucune dénonciation de la condition d'esclave, exprime bien la mauvaise conscience européenne devant cette pratique si répandue dans la chrétienté mais si contraire à l'enseignement de l'Évangile. Une mauvaise conscience qui se rassure en affirmant que Dieu lui-même « oste » aux Noirs « la moitié du jugement » « de peur que reconnoissans le miserable estat de leur condition, ils ne se jettent dans le desespoir » (Du Tertre, 1654 : 476). Mais comme s'il voulait dédouaner Dieu qui serait responsable de la servitude des nègres, le missionnaire corrige immédiatement son discours pour faire de la « stupidité » la raison profonde de l'esclavage : « ils sont [...] si stupides, qu'ils n'ont pas plus de ressentiment de leur esclavage, que s'ils n'avoient jamais eu aucune connoissance du bon-heur de la liberté ». Après avoir été présenté comme une malédiction divine et méritée dont on ne connaît pas l'origine, l'esclavage apparaît comme une fatalité inscrite dans la nature même du Nègre, comme l'affirmera à son tour Bouton⁸ :

7. Pelleprat écrit, par exemple : « quand ils sortent des vaisseaux, estans presque tous nuds, ils font de l'horreur, & de la compassion » (1655, t. 1 : 55) ; voir aussi Du Tertre : « Plusieurs les battent tous pour les fautes d'un particulier. Apres qu'ils ont le corps tout meurtry & deschiré, ils les lavent avec de l'eau, du sel, & du piment, ce qui leur cause autant de douleur que les coups qu'ils ont receu » (1654 : 476).

8. Le Breton semble vouloir rejeter sur les esclaves noirs la responsabilité de leur propre état : « ils se souviennent cependant encore de leur origine, de leur premier etat et n'ont jamais tenté de se delivrer de cette servitude

Cette miserable nation semble n'estre au monde que pour la servitude & l'esclavage, & dans leur pays mesme ils sont la plus-part esclaves du Roy ou d'autres; on les vend aux europeans à assez bon marché. Ce leur est un bonheur d'estre avec les François, qui les traittent assez doucement, & parmy lesquels ils apprendront ce qui est de leur salut, & persevereront en la foy tandis qu'ils y seront [...] (1640: 101-102).

L'affirmation, présentée d'abord sous forme modalisée (« semble »), glisse vers une autre selon laquelle ils sont esclaves dans leur propre pays⁹. Changeant ensuite de registre, l'auteur affirme que, bien loin d'être misérables, ils ont le « bonheur d'estre avec les François » et d'y trouver leur salut éternel. Ce sera l'argumentation même que défendra Bossuet vers la fin du siècle¹⁰.

À cette représentation dérivée des mythes européens, s'ajoute une volonté de classification ou de rationalisation que nous qua-

imaginaire, soit qu'ils ayent craint de tomber dans un état plus fâcheux, et d'être obligés de supporter un joug plus pesant, soit par negligence (comme il y a lieu de le croire) de se faire naturaliser Karaybes et quitter ce nom diffamant d'esclaves; ce nom en horreur parmy toutes les nations libres n'a rien de désagréable pour eux, dans l'origine ce sont des esclaves qui n'ont fait que changer de maîtres » (1961 : 38).

9. Pelleprat renchérit sur cette idée en affirmant que l'esclavage vient de ce que les Noirs eux-mêmes, en guerre les uns avec les autres, vendent aux Européens ceux qu'ils ont vaincus : « Les peres & les meres ont le mesme pouvoir sur leurs enfans, & s'en servent souvent ou pour en décharger leur famille, ou pour punir de leur désobéissance » (1655, t. 1 : 51). Pelleprat répète ici Du Tertre : « eux- mesmes ne se contentent pas de faire esclaves leurs ennemis pris en guerre; mais au moindre larcin que commet un d'entr'eux, il est rendu esclave & sujet à estre vendu aux estrangers, luy & ses parens » (1654 : 480).
10. En 1688, dans son V^e « Avertissement aux protestants », Bossuet condamne les thèses antiesclavagistes de Jurieu : « l'origine de la servitude vient des lois d'une juste guerre, où le vainqueur ayant tout droit sur le vaincu, jusqu'à pouvoir lui ôter la vie, il la lui conserve: ce qui même, comme on sait, a donné naissance au mot de *Servi*, qui devenu odieux dans la suite, a été dans son origine un terme de bienfait et de clémence, descendu du mot *servare*, conserver. [...] Toutes les autres servitudes ou par vente ou par naissance ou autrement, sont formées et définies sur celle-là. [...] De condamner cet état, ce seroit entrer dans les sentimens que M. Jurieu lui-même appelle outrés, c'est-à-dire dans les sentimens de ceux qui trouvent toute guerre injuste; ce seroit non-seulement condamner le droit des gens, où la servitude est admise, comme il paroît par toutes les lois: mais ce seroit condamner le Saint-Esprit, qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul de demeurer en leur état, et n'oblige point leurs maîtres à les affranchir » ([1688] 1885, vol. 15 : 467-468).

lifications d'idéologique parce qu'elle prétend se fonder sur la raison. Une catégorisation élémentaire situe d'abord les groupes humains spatialement, d'après leur origine géographique: les Chinois d'Asie; les Sauvages d'Amérique; les Européens de France, d'Espagne et d'Angleterre; les Nègres venus d'Afrique. Chacune de ces catégories se subdivise à son tour: Français chrétiens et hérétiques; Sauvages montagnais et hurons; «Negres d'Angola», «plus estimez» (Pelleprat, 1655, t. 1: 55), par opposition à ceux du Cap-Vert, «stupides & ignorans» (DuTertre, 1654: 474)¹¹. Plus importante que cette répartition géographique une visée hiérarchique situe les groupes sur une échelle de valeur qui place l'Européen au sommet et le Nègre au niveau infra-humain, animal quasiment; entre les deux se trouvent tous les peuples qu'on veut évangéliser: les Chinois un échelon au-dessus des Sauvages¹², eux-mêmes comparés aux paysans français¹³; sur l'axe chronologique du progrès humain, les Amérindiens en seraient restés à un premier stade marqué par la recherche des «choses nécessaires & utiles pour sa conservation»¹⁴. Dans cette

-
11. Envisagé sur le registre actantiel du travail missionnaire, d'autres catégories se dégagent selon que l'autochtone aide ou contrecarre l'entreprise missionnaire: par exemple, le Nègre interprète chargé d'expliquer les croyances chrétiennes à ses compatriotes (Pelleprat, 1655, t. 1: 35-36) ou le sorcier Coriogan qui gêne continuellement le travail de Lejeune (1634).
 12. Au début de son chapitre sur la «police» et le gouvernement des Hurons, le jésuite Brébeuf écrit: «Je ne pretends pas icy mettre nos Sauvages en parallele avec les Chinois, Japonnois, & autres Nations parfaitement civilisées; mais seulement les tirer de la condition des bestes où l'opinion de quelquesuns les a reduits» (1636, t. 10: 210).
 13. «[Les Sauvages esclaves] n'ont pas moins d'esprit que nos païsans de France» (Pelleprat, 1655, t. 1: 58); voir Le Breton (1961: 58); Lejeune (1634, t. 6: 228-230). Il faudrait encore situer les hommes par rapport aux femmes, mais nous nous arrêtons ici, car on aura compris le sens de l'entreprise taxinomique.
 14. «C'estoit la pensée d'Aristote, que le monde avoit fait comme trois pas, pour arriver à la perfection qu'il possedoit de son temps. Au premier les hommes se contentoient de la vie, ne recherchant purement et simplement que les choses nécessaires & utiles pour sa conservation. Au second ils ont conjoint le delectable avec le nécessaire, & la bienséance avec la nécessité. On a trouvé premierement les vivres, puis les assaisonnements, on s'est couvert au commencement contre la rigueur du temps, & par apres on a donné de la grace & de la gentillesse aux habits, on a fait des maisons aux premiers siecles simplement pour s'en servir, & par apres on les a fait encore pour estre vuës. Au troisième pas, les hommes d'esprit voyans que le monde jouyssoit des choses nécessaires & douces pour la vie, ils se sont adonnez

perspective, Sauvages canadiens et Sauvages caraïbes sont assez semblables. D'où vient donc la différence de représentation, si sensible quand on met en parallèle les textes sur les Antilles et ceux qui portent sur la Nouvelle-France ?

POINT DE VUE NARRATIF ET DESCRIPTIF

Cette différence vient moins, selon nous, du fossé qui sépare les habitants de pays aussi différents par le climat, la faune et la flore. Elle ne nous semble pas non plus tenir d'abord à la personnalité des auteurs. Prenons un exemple. La première image qui nous vient du jésuite Lejeune sur les Montagnais nous frappe par son pittoresque :

il me sembloit, les voyant entrer dans la chambre de nostre Capitaine, où j'estois pour lors, que je voyois ces masques qui courent en France à Caresme-prenant. Il y en avoit qui avoient le nez peint en bleu, les yeux, les sourcils, les jouës peintes en noir, & le reste du visage en rouge ; & ces couleurs sont vives & luisantes comme celles de nos masques : d'autres avoient des rayes noires, rouges & bleues tirées des oreilles à la bouche : d'autres estoient tous noirs, hormis le haut du front, & les parties voisines des oreilles & le bout du menton [...]. Leur couleur naturelle est comme celle de ces gueux de France qui sont demy rostis au Soleil, & je

à la contemplation des choses naturelles, & à la recherche des sciences, si bien que la grande Republique des hommes s'est petit à petit perfectionnée, la nécessité marchant devant, la bien-seance & la douceur venant apres, & les sciences tenant le dernier rang. § Or je veux dire que nos Sauvages Montagnais & errans, ne sont encore qu'au premier degré des trois que je viens de toucher : ils ne pensent qu'à vivre, ils mangent pour ne point mourir, ils se couvrent pour banir le froid, non pour paroistre, la grace, la bien-seance, la connoissance des arts, les sciences naturelles, & beaucoup moins les veritez surnaturelles, n'ont point encore de logis en cét hemisphere, du moins en ces contrées (Lejeune, 1634, t. 7 : 6-8). Parallèlement, sur la ligne de l'évolution de l'individu cette fois, le Sauvage est souvent associé à l'enfant et perçu comme tel par les missionnaires. Lejeune, par exemple, écrit : « Je les faschois quelquefois un petit, notamment le Sorcier, les appellent enfans, leur tesmoignans que je ne pouvois asseoir aucun jugement asseuré sur toutes leurs responses » (1634, t. 6 : 242). De même, on peut lire dans le texte de Du Tertre qui explique combien les Sauvages sont naïfs dans leurs affaires avec les Français : « En un mot, tout leur commerce & trafic n'est qu'un jeu de petits enfans » (1654 : 426) ; voir aussi Biard (1616, t. 3 : 140).

ne doute point que les sauvages ne fussent tres-blancs, s'ils estoient bien couverts. De dire comme ils sont vestus, il est bien difficile [...]. J'en ay veu de vestus de peau d'Ours, justement comme on peint S. Jean Baptiste. [...] Il y en a de vestus entierement, ils ressemblent tous à ce Philosophe de la Grece qui ne portoit rien sur soy qu'il n'eut fait (1632, t. 5 : 22-24).

Sous cette bigarrure de surface, on peut repérer la présence de référents culturels familiers à un jésuite français du XVII^e siècle: les masques de Mardi Gras, les « gueux de France » rôtis au soleil, saint Jean-Baptiste qui annonce la venue du Christ dans le désert, le petit Hippias de Platon...

Comment expliquer qu'avec le même bagage culturel les jésuites Bouton, Pelleprat et Le Breton ne nous donnent aucune image approachante¹⁵? Ni dans les voyages du père Méland que rapporte Pelleprat, ni dans la propre expérience de celui-ci, on ne trouve de notations sur le vif un peu importantes. Lisons seulement un passage décrivant l'arrivée du père Méland dans un village de Galibis:

Le Pere fut receu dans un Carbet, ou vilage de Galibis avec de grands témoignages d'affection, qui redoublerent à la veuë de quelques haches, serpes, couteaux, & autres petits presens qu'il leur distribua (Pelleprat, 1655, t. 2: 3).

Au lieu de décrire les personnes en présence, ou la rencontre elle-même, le relateur passe, dans la même phrase, à autre chose, c'est-à-dire au troc qu'il fait avec les Galibis. Ce « commerce », comme l'appelle l'auteur, n'est pas décrit, mais signalé seulement par la liste des objets qui font du missionnaire un donateur à sens unique, marquant par là qu'il a tout à offrir, mais rien à attendre de ses hôtes, si ce n'est leur conversion. Et c'est bien ce qu'exprime la phrase suivante qui parle d'approvisionnement des Galibis: « Il falloit les apprivoiser de la sorte pour gagner leur affection, & pour debiter plus utilement les marchandises du Ciel, je veux dire la connoissance des mysteres de nostre Foy » (Pelleprat, 1655, t. 2: 3).

Pelleprat n'a pas ici le regard curieux, toujours à l'affût, d'un Sagard chez les Hurons, ou même d'un Lejeune chez les Montagnais; obnubilé par son objectif missionnaire, il ne raconte pas une rencontre, mais il affirme une volonté ou une espérance de convertir.

15. Nous pensons à Pelleprat (1655, t. 2, chap. IV et V) qui, comme le récollet Sagard au Canada, décrit longuement les « merveilles » de la faune et de la flore de la « terre ferme », mais ne s'attarde pas sur le pittoresque des Indiens caraïbes.

Pareille vision prospective se trouve surtout dans le chapitre VIII, quand il décrit les « dispositions » des Galibis « à recevoir la Foy » et, moins nettement, au début du chapitre XI, intitulé « Les Sauvages demandent des François en leurs Terres ». Si l'on retrouve chez Lejeune (1640) et Brébeuf (1635 et 1636) de larges visions prospectives, celles-ci alternent avec des séquences narratives ou descriptives greffées sur une observation méticuleuse.

Pourtant les missionnaires des Antilles ont aussi observé les Sauvages. Pelleprat l'affirme au début de chapitre VII de la II^e partie :

Je ne fais pas état de raconter en ce lieu toutes les coùtumes des Sauvages qui habitent ces contrées ; mais de parler seulement de celles dont j'ay eu quelque connoissance (1655, t. 2: 63).

À plusieurs reprises, il affirme avoir vu ce qu'il décrit (« J'ay veu aux funerailles » (1655, t. 2: 64) ; « Je les ay veus souvent danser » (1655, t. 2: 66) ou n'avoir pas remarqué tel détail (1655, t. 2: 78, 81). Mais lors même qu'il prétend se fonder sur sa propre observation, il a tendance à cautionner celle-ci par un témoignage livresque :

Comme je crains qu'on ne prenne pour des fables, & pour des inventions de mon esprit ce que je diray de la bonté de ces peuples ; je rapporteray devant toute autre chose le témoignage de cet Evêque D. Barthelemy de las Casas [...]. Voicy ce qu'il dit des mœurs de nos Sauvages (1655, t. 2: 74)¹⁶.

Cette remarque est surprenante, car les auteurs de relations de voyage ont plutôt l'habitude de contredire ou de corriger leurs prédécesseurs que d'en tirer une caution pour affirmer leur véracité. D'où vient une attitude aussi timide chez un auteur qui, par ailleurs, n'hésite pas à affirmer haut et fort ses vérités ? Elle origine, croyons-nous, de ce que Pelleprat, comme Bouton et Le Breton, a sans doute observé les Caraïbes mais peu vécu avec eux.

Il en va bien autrement des jésuites au Canada qui se font « Sauvage avec les Sauvages », comme le dit Lejeune non sans exagération, pour signifier qu'il a partagé leur vie quotidienne :

Je me suis veu bien empesché au commencement, car n'osant couper la chair qu'ils me donnoient dans mon plat d'écorce de peur de le blesser, je ne sçavois comment en venir à bout, n'ayant point d'assiette. En fin il se fallut faire tout à tout, devenir Sauvage avec les Sauvages : Je jettay les

16. Une autre référence à La Casas se trouve à la page 51.

yeux sur mon compagnon, puis je taschay d'estre aussi brave homme que luy. Il prend sa chair à pleine main, & vous la coupe morceaux apres morceaux, comme on feroit une piece de pain, que si la chair est un peu dure, ou qu'elle cede au cousteau pour estre trop molasse; ils vous la tiennent d'un bout par les dents, & de l'autre avec la main gauche, puis la main droite jouë là dessus du violon, se servant de cousteau pour archet (1634, t. 7: 266-268).

Certes, l'habileté scripturale de Lejeune qui sait utiliser l'ironie et la métaphore amusante de l'archet anime le récit; mais le lecteur apprécie d'autant mieux la scène qu'il a suivi le protagoniste missionnaire pendant tout un hiver avec les Montagnais et que le relateur n'a pas hésité à décrire longuement le dégoût du missionnaire pour les manières de vivre et de manger des Montagnais, parce qu'il a fait un récit dramatique « de ce qu'il faut souffrir en hivernant chez les Sauvages », parce qu'il a raconté dans le détail la longue querelle à rebondissements multiples avec le sorcier Coriogon, parce qu'il a mis en scène de nombreux dialogues de ce même Lejeune avec le sorcier ou d'autres dialoguants montagnais.

Un jour comme il me faisoit ces reproches je me leve en mon seant, je luy dis, afin que tu sçache que ce n'est point ton *Manitou* qui cause les maladies & qui tuë les hommes, escoute comme je luy parleray, je m'escrie en leur langue grossissant ma voix, approche *Manitou*, vien demon, massacre moy si tu as le pouvoir, je te deffie, je me mocque de toy, je ne te crains point, tu n'as point de pouvoir sur ceux qui croyent & qui ayment Dieu, viens & me tuë si tu as les mains libres, tu as plus de peur de moy que je n'ay de toy (1634, t. 7: 182).

La grande différence de représentation vient du fait que les *Relations* du Canada sont des journaux de voyage, dans lesquels il importe davantage de noter des expériences, des rencontres ou des anecdotes particulières, que de présenter une synthèse ou un tableau global du territoire et des coutumes sauvages. Par exemple, les jésuites y racontent par le menu les baptêmes qu'ils ont accomplis, ils rapportent des conversations, voire des discussions théologiques avec tel ou tel Amérindien, ils font état de leur participation à certaines cérémonies, etc.

Les missionnaires des Antilles ne semblent pas avoir entretenu des relations aussi étroites avec les Caraïbes. Bien qu'ils mentionnent quelques rencontres particulières ou racontent quelques événements isolés, le ton général donne à entendre qu'ils n'ont pas véritablement été mêlés au monde des Caraïbes et des Nègres. Les récits de Du Tertre et de Pelleprat nous les montrent presque toujours attendant

l'arrivée des sauvages dans leur case¹⁷ de missionnaires ou spéculant sur un avenir meilleur quand les Français seront solidement établis dans les îles ou sur la terre ferme.

Par ailleurs, l'impossibilité d'une rencontre avec l'individu sauvage place le missionnaire dans une situation où il ne peut avoir de l'Autre qu'une vision à la fois générale et restrictive. Ainsi, Le Breton confond-il les Nègres et ceux qu'il appelle les « vrais Karaybes », dont il reconnaît pourtant ailleurs la spécificité : « En un mot ils sont si égaux qu'il est bien difficile de les distinguer même en habitant avec eux » (1961 : 39), ajoute-t-il en manière de preuve. Chez Bouton, le contact avec le Sauvage demeure irréalisable¹⁸. Le plus souvent, le Caraïbe sombre dans l'anonymat complet ; tout au plus, l'auteur lui confère-t-il une individualité qui s'affirme bien timidement dans le cadre d'une rencontre aux allures de confrontation avec une entité toute aussi impersonnelle, le gouverneur, représentant et symbole par excellence de la nation française dans ce coin de l'Amérique¹⁹.

STRATÉGIE DE CONVERSION

Une fois présentée cette ethnographie du Sauvage et du Nègre, il faut nous demander comment on parviendra à les convertir. Pour employer une expression du monde militaire – naturelle ici, puisqu'on affirme mener la guerre à Satan –, quelle stratégie utiliseront

17. Pelleprat écrit, par exemple : « nonobstant qu'il ne se passât point de semaine que je ne visse deux ou trois bandes de Sauvages de quinze ou vingt personnes, & souvent de trente ou quarante, qui venoient de loin au carbet où j'estois, & d'où je ne pouvois sortir à cause de mon indisposition » (1655, t. 2 : 53) ; « ils venoient, en partant, prendre congé de moy dans ma case » (t. 2 : 84). Voir aussi Du Tertre : « Quand ils viennent nous visiter ... » (1654 : 425).

18. En matière d'instruction et d'évangélisation, ce contact semble volontairement occulté, au profit de l'éventuelle conversion des Français avec qui les chances sont meilleures.

19. « Un jour en la présence de monsieur nostre gouverneur à un disner, l'un d'eux estant loin d'un plat où estoit son appetit, monta sur son banc, puis mit un pied sur la table entre les plats, avance une main vers le bout de la table où estoit ce mets, pour s'appuyer, & ainsi estendu de son long sur les plats & les viandes, porte son autre main à ce qu'il desiroit. Voila comme ces *messieurs* sont civils » (Bouton, 1640 : 118). (Les italiques sont de nous.)

les missionnaires? Pour la Nouvelle-France, on en connaît bien les éléments (voir Beaulieu, 1990). Pendant une première période de flottement, au début du XVII^e siècle en Acadie et dans la vallée du Saint-Laurent, les missionnaires suivent les Indiens nomades pour les connaître et apprendre leur langue, mais souhaitent les sédentariser et leur faire cultiver la terre. Se rendant vite compte qu'on ne peut instruire ni garder chrétiens des Sauvages « errants », le supérieur Lejeune propose deux institutions propres à fixer des nomades et à exercer sur eux un pouvoir continu : la réduction, que ses confrères avaient créée en Amérique latine quelques années plus tôt, et le séminaire, où l'on pourra éduquer à la française les petits Sauvages qu'on arrachera à leur milieu familial en Huronie pour les amener à Québec, où l'on pourra les « chastier » si nécessaire sans que les parents viennent les chercher, car « ces Barbares ne peuvent supporter qu'on chastie leurs enfants [...] si bien qu'à la moindre fantaisie ils nous les enlesveroient devant qu'ils fussent instruits » (Lejeune, 1634, t. 6 : 153-154). Les missionnaires comptent sur ces jeunes Hurons christianisés pour convertir leurs parents. Les filles indiennes seront confiées aux ursulines de Québec afin que les Hurons convertis ne retombent pas dans leur « barbarie ». Vers 1640, les missionnaires, se rendant compte qu'ils ne parviendront jamais à les sédentariser, fondent des missions volantes. Ils suivent les Indiens chez eux ou tentent de les évangéliser dans les grands lieux de rassemblement que sont les carrefours de traite : Chicoutimi, Tadoussac, Montréal, Sault-Sainte-Marie, Michillimakinac, la Baie des Puants (Green Bay), etc.

Comme ils pensent avoir affaire à des barbares beaucoup moins raffinés que les Chinois qu'ils essaient de séduire par les sciences (l'astronomie, les mathématiques, etc.), ils tenteront surtout de faire naître chez eux la crainte de l'enfer et de la puissance militaire française. « Plus la puissance de nos François aura d'éclat en ces Contrées, & plus aisément feront-ils recevoir leur creance à ces Barbares, qui se menent autant & plus par les sens que par la raison », écrit le jésuite Lejeune (1635, t. 8 : 14)²⁰. Bien plus, dans la stratégie coloniale de la France, où le spirituel et le commerce des

20. Cette idée était déjà formulée clairement en 1634 : « Le grand pouvoir que firent paroistre les Portugais au commencement dedans les Indes Orientales & Occidentales, jetta l'admiration bien avant dans l'esprit des Indiens, si bien que ces peuples embrasserent quasi sans contredite la creance de ceux qu'ils admiroient » (Lejeune, 1634, t. 6 : 144).

fourrures sont étroitement reliés, les petits Hurons, présentés comme « esveillez & fort gentils », ne seraient pas seulement des séminaristes, mais des otages :

si l'on tient ici les petits Hurons, ou les enfans des peuples plus esloignez, il en arrivera plusieurs biens: car nous ne serons pas importunés ny destournés des peres, en l'instruction des enfans; cela obligera ces peuples à bien traiter, ou du moins à ne faire aucun tort aux François qui seront en leur pays (Lejeune, 1635, t. 8: 14)²¹.

Dans le combat des forces de Dieu contre les suppôts de Satan, les enfans des alliés ne sont plus des enfans, mais, de gré ou de force, des prises militaires.

Il semble beaucoup plus difficile de dégager une stratégie cohérente pour les Antilles. Au premier chef, parce que la France métropolitaine ne tenait pas bien en mains ses établissements qui ressemblaient souvent davantage à des entreprises de piraterie que de colonisation. En outre, on ne voit pas nettement que la « Compagnie des Îles » se soit vraiment souciée de conversion. Les premières années de colonisation à la Martinique et à la Guadeloupe sont marquées par les séditions et les querelles incessantes entre commandants et factions. Surtout, après avoir refoulé les Caraïbes vers Saint-Vincent, les Français cherchent davantage à les détruire qu'à s'allier à eux par le commerce comme d'autres le font au Canada. D'Olive et Duplessis, par exemple, s'acharnent à « faire la guerre aux Sauvages » (Du Tertre, 1654: 39) dont ils ont pourtant besoin pour se ravitailler. Alors que les Français, mourant littéralement de faim, songent à se mutiner, les deux commandants multiplient les actes guerriers contre les Caraïbes plutôt bienveillants envers eux :

Nos François dans l'extremité de leurs maux, auroient sans doute receu beaucoup de soulagement des Sauvages de l'isle, si leur humeur impatiente ne les eut rebuté; car ces barbares ne se doutant point du dessein qu'on avoit de leur faire la guerre, venoient souvent les visiter, & jamais les mains vuides; ayant mesme remarqué que nos gens avoient

21. En 1636, Lejeune lui-même ne craindra pas d'employer le mot otage, montrant bien que sa conviction s'est affermie dans la mesure où le travail missionnaire piétine : « Je voulois notamment parler pour avoir des enfans, & commencer un Seminaire, comme une chose tres importante au Salut de ces Nations, & au bien de Messieurs de la Compagnie; car leurs enfans nous seront autant d'ostages, pour l'assurance des François qui sont parmi eux, et pour l'affermissement du commerce » (t. 9 : 282).

necessité de vivres, leurs Pirogues estoient tousjours remplies de Tortuës, de Lezards, de cochons, de poissons, de cassave, de patates, & de toute sorte de fruits du pays. Mais nos gens ennemis de leur propre Bon-heur, se plaignent de leur trop frequentes visites, disans qu'ils venoient à autre dessein que pour connoitre leur foible, & en tirer avantage. § Dans cette pensée on en mal-traicta quelques-uns [...]. Les Sauvages [...] s'enfuyrent & ne retournerent plus: on commença bien-tost à ressentir leur absence par la privation des commoditez qu'ils avoient coustume d'apporter aux habitans. Pour lors on les combloit d'injures & de maledictions; on crioit qu'ils vouloient faire perir de faim une partie des François, pour avoir meilleur marché du reste: En un mot, on concluoit qu'il falloit aller tuër tous les Sauvages, prendre leurs femmes & leurs enfans, & se saisir de leurs biens (Du Terre, 1654: 37-38).

On conçoit facilement qu'il n'était pas facile de prêcher l'Évangile dans de telles conditions. Quand Du Tertre affirme que le « premier obstacle » à la conversion des Sauvages est la « haine qu'ils portent au Saint Nom de Chrestien » (1654: 461), il vise nommément les Espagnols, mais sans doute aussi ses compatriotes dont il nous décrit l'« horrible cruauté » contre un vieillard massacré à coups de couteau, d'épée et d'aviron (1654: 41-42). On comprend mieux alors ce climat de méfiance que rendent bien les jésuites Bouton et Pelleprat. Ce dernier, par exemple, dans le chapitre intitulé « Les Sauvages demandent des François en leurs Terres », rapporte l'anecdote suivante: un jour, voulant « nouïer amitié » avec les Galibis, il dit à l'un d'entre eux « qu'il n'avoit rien à apprehender de moy, que j'estois Galibi d'affection, [...] que ny moy ny le François qui estoit en ma Compagnie ne luy ferions aucun mal. Quelque assurance que je luy eusse donné, il n'osa jamais venir dans ma case qu'accompagné de trente ou quarante Sauvages, qui entrerent les premiers, & se rangerent en haye, comme s'ils eussent esté les gardes du depute » (1655, t. 2: 110). Un peu plus tôt, commentant les propos d'un autre Galibi « fort en colere » qui avait dit: « Si nous appellons les François, ils voudront estre les maistres », Pelleprat en conclut « qu'il y avoit un peu de boisson sur le jeu » (1655, t. 2: 108). L'hypothèse du missionnaire est étrange puisque lui-même affirme:

Les Sauvages Caraïbes sont les habitans naturels des Isles qui portent leur nom: ils en estoient autrefois les maistres, mais les Europeans s'y sont peu à peu si puissamment établis, qu'ils ont esté contraints de leur quitter la place, & de se retirer aux Isles de S. Vincent, & de la Dominique: où la crainte qu'ils ont que les Estrangers ne s'y habitüent [établissent], les oblige à se tenir sur leurs gardes, pour leur en empescher l'entrée » (1655, t. 1: 67).

On comprend aussi que dans un tel climat de méfiance Pelleprat (1655, t. 2 : 3) parle d'« apprivoiser » les Caraïbes. Le dominicain Raymond Breton ([1647] 1978) souhaite aussi « les attirer doucement » par « de petits présens » ; il veut « s'accommoder à leur humeur, pour leur pouvoir donner nostre spirituel, leur faire des largesses temporelles ». Un autre missionnaire, le jésuite Bouton, qui ne s'embarrasse pas de nuances, écrira que, pour convertir les Caraïbes, il faut les rendre dépendants des Français :

Ils vivent à leur aise dans une très grande oysiveté, dans une entiere liberté de tout dire, & de tout faire, dans l'impunité de leurs crimes, mesme les plus horribles, sans honte de leurs débordemens, nudité, polygamie, yvrognerie, & vilénies, sans besoin de l'assistance des François, qui les contraignent de nous rechercher, & vivre parmy nous, ou desirer que nous allions habiter avec eux. Ils disent que c'est nous qui avons besoin d'eux, puis que nous venons en leurs terres, qu'ils se sont bien passez de nous, & s'en passeront bien encore. [...] On tâche à tirer d'eux quelques-uns de leurs enfans pour les instruire, & ensemble s'en servir pour ostages ; & il semble apres tout que le temps soit venu, auquel Dieu avoit destiné de jeter les yeux de sa misericorde sur cette infortunée nation (1640 : 136-137).

Dieu, dans sa grande mansuétude, charge donc la France de convertir les Sauvages par la violence des armes s'il le faut²². C'est aussi ce que disait Breton qui parle d'amour et de crainte :

De la part de Messieurs nos Gouverneurs, il est requis un grand zèle, pour le salut des Sauvages, car les religieux en réussiront d'autant mieux qu'ils seront appuyés des puissances temporelles qui maintiennent ces barbares dans l'amour et la crainte de nostre nation ([1647] 1978 : 125-126).

Maintenir « ces barbares dans l'amour et la crainte de nostre nation », telle est aussi la pensée du jésuite Pelleprat (1655, t. 2 : 105), qui demande à la puissance militaire française d'« estendre le Royaume de Jesus-Christ, en conquerant de nouvelles terres à la France ». Cette position ne nous surprend guère : la Compagnie de Jésus, en effet, voit à l'époque le travail missionnaire comme un

22. Bouton, encore une fois, entrevoit quelques fois les possibilités de combats avec les Sauvages et le note très explicitement, par exemple : « Les Sauvages font souvent pour diverses occasions des vins dans leurs carbets, c'est à dire des assemblées dans de grandes cases faites expres, où ils boivent excessivement, sans manger que fort peu ; cela dure quelquefois jusqu'à huict ou dix jours, & c'est alors qu'il fait bon les attaquer, car ils sont presque toujours yvres » (1640 : 120 ; voir aussi 125-126).

combat entre les forces de Dieu et celles de Satan. Cette stratégie fondée sur la dépendance et l'intimidation s'accompagnera d'une politique de prestige, puisqu'on commencera par la nation la plus puissante: « comme cette nation est une des plus redoutables de la terre ferme, leurs voisins n'oseront plus nous nuire, de peur de les offenser » (Pelleprat, 1655, t. 2: 106). Les pères Pelleprat, Breton et Bouton avaient bien compris un principe élémentaire de politique internationale: pour réussir, il faut séduire ou intimider.

Un autre article important de cette stratégie de conversion proposera de mimer si bien la culture de l'autre qu'on pourra s'en servir contre lui. Autant les jésuites essayaient d'éradiquer par la contrainte morale ou physique certaines pratiques « barbares » ou « scandaleuses » (pensons à la sexualité), autant ils tentaient de recycler certaines de ces pratiques pour convertir littéralement les Indiens. Parlant des « superstitions » qui se trouvent chez les Caraïbes, Pelleprat ajoute ce commentaire :

mais je puis assurer que celles dont je viens de parler seront avantageuses aux ouvriers évangéliques qui s'employeront à leur instruction: puisqu'ils croient déjà qu'il y a des esprits, il sera aisé de leur persuader qu'il y en a de bons, aussi bien que de méchants; & particulièrement un qui est souverainement bon, & createur de toutes choses, qui a donné aux Chrestiens de chasser les Diables, & non à leurs Boïaves. Il sera facile de faire croire les récompenses des bons, & le chastiments des méchants à des personnes qui tiennent déjà pour assuré que les méchants vont sous la terre, après leur mort, & les bons dans le ciel (1655, t. 2: 78-79).

Malgré la différence de climat et de culture entre les Antilles et le Canada, la stratégie missionnaire suggérée pour convertir les autochtones demeure donc assez semblable²³.

23. Sur la stratégie de conversion des esclaves noirs, la plupart des textes étudiés ici se font plutôt discrets et se contentent de signaler que les Nègres reçoivent le baptême en grand nombre. On trouvera cependant un chapitre complet sur le sujet dans la relation de Pelleprat qui, parmi les « moyens pour gagner à Dieu les uns, & les autres » (1655, t. 1: 58), signale l'importance des présents qu'on distribue aux esclaves pour les séduire: « un Agnus Dei, une image, ou une médaille sert quelquefois plus qu'un long discours; mais les Nègres qui sont grossiers, & matériels, font plus d'estat d'un bonnet, d'un calçon, ou d'une chemise, qui sont les presens les plus agréables qu'on leur puisse faire » (1655, t. 1: 59-60). Pour la période postérieure, 1676-1680, on possède un document de premier ordre: les lettres du jésuite Mongin présentées et publiées par Marcel Chatillon (1984).

* * *

Que conclure de cette étude rapide sur la représentation des autochtones du Canada et des Antilles dans les relations de voyages du XVII^e siècle? Il semble bien que les différences de perception entre les missionnaires des Antilles et ceux du Canada viennent moins de la culture des observateurs que de l'écart entre deux types de colonisation. Alors qu'aux Antilles on repousse le Sauvage le plus loin possible, en Nouvelle-France, on fait alliance avec lui; on vit avec lui et comme lui. Avant d'avoir été vaincu historiquement, le Caraïbe semble l'avoir été sur le plan de la représentation, en ce que les textes des missionnaires le présentent précisément comme un être à vaincre, ou sinon à affronter: l'adversaire bonnasse et vulnérable qu'entend séduire Pelleprat; l'ennemi méfiant que craint Bouton; l'homme naturel qu'idéalise ou banalise Du Tertre. La représentation des Montagnais et des Hurons de Lejeune et de Brébeuf est assurément marquée elle aussi de certains de ces clichés. Si le Sauvage qui résiste à la conversion devient facilement un adversaire à abattre, il apparaît dans le texte avec la consistance d'un personnage de roman. D'un point de vue strictement textuel, le Sauvage canadien est doté, non pas toujours d'une individualité, mais d'une personnalité que l'on semble avoir refusée au Caraïbe et au Nègre des Antilles.

Bibliographie

Sources

- Biard, Pierre (1616), *Relations des jésuites*, dans R.G. Thwaites (dir.), *Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, Burrows, 1896-1901.
- Bossuet, Jacques Bénigne ([1688] 1885), « Avertissement aux protestants », *Histoire des variations des Églises protestantes*, dans *Œuvres complètes*, vol. 15, Paris, Louis Vinès.
- Bouton, Jacques (1640), *Relation de l'établissement des François depuis l'an 1635 En l'isle de la Martinique, l'une des Antilles de l'Amérique. Des mœurs des Sauvages, de la situation, & des autres singularitez de l'isle*, Paris, Sébastien Cramoisy.
- Brébeuf, Jean de (1635 et 1636), *Relations des jésuites*, dans R.G. Thwaites (dir.), *Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, Burrows, 1896-1901.
- Breton, Raymond ([1647] 1978), *Relation de l'île de la Guadeloupe, contenant l'Histoire des choses naturelles les plus rares de cette île, des façons de faire, et des mœurs des anciens habitans, appelés communément Sauvages, et de ce qui s'est passé de plus remarquable en cette mission, depuis que l'île est habitée des François*, dans *Relations de l'île de la Guadeloupe*, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe.
- Catéchisme de Montpellier* (1702), Paris, A. Leguerrier.
- Champlain, Samuel de (1603), *Des Sauvages, ou Voyages de Samuel de Champlain*, Paris, de Monttr'œuil.
- Chevillard, André (1659), *Les desseins de son Éminence de Richelieu pour l'Amérique: ce qui s'y est passé de plus remarquable depuis l'Établissement des Colonies. Et un ample Traité du Naturel, Religion & Mœurs des Indiens Insulaires & de la Terre ferme*, Rennes, Jean Durand.
- Du Tertre, Jean-Baptiste (1654), *Histoire générale des îles de Saint-Christophe*, Paris, Jacques Langlois; repris dans *Histoire générale des Antilles habitées par les François*, Paris, Thomas Jolly, 1667-1671, 3 vol.
- [Le Breton, Adrien] (1961), *Description de l'Isle de Saint-Vincent*, texte établi et présenté par Robert Pinchon, *Annales des Antilles*, 9, p. 31-81. [D'après Robert Lapierre (*Annales des Antilles*, 25, 1982: 17), l'auteur de ce texte anonyme serait le jésuite Adrien Le Breton.]
- Lejeune, Paul (1634, 1635 et 1640), *Relations des jésuites*, dans R.G. Thwaites (dir.), *Jesuit Relations and allied Documents*, Cleveland, Burrows, 1896-1901.
- Mongin, Jean (1984), « L'évangélisation des esclaves au XVII^e siècle. Lettres du R. P. Jean Mongin », présentation et publication par Marcel

- Chatillon, *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, p. 61-62.
- Pelleprat, Pierre (1655), *Relation des missions des PP. de la Compagnie de Jesus Dans les Isles, & dans la terre ferme de l'Amérique Meridionale*, Paris, Sébastien Cramoisy & Gabriel Cramoisy, 2 vol.
- Ragueneau, Paul (1649), *Relations des jésuites*, dans R.G. Thwaites (dir.), *Jesuit Relations and allied Documents*, Cleveland, Burrows, 1896-1901.
- Sagard, Gabriel (1632), *Le grand voyage du pays des Hurons*, Paris, Denys Moreau.
- Travaux*
- Beaulieu, Alain (1990), *Convertir les fils de Caïn*, Québec, Nuit Blanche.